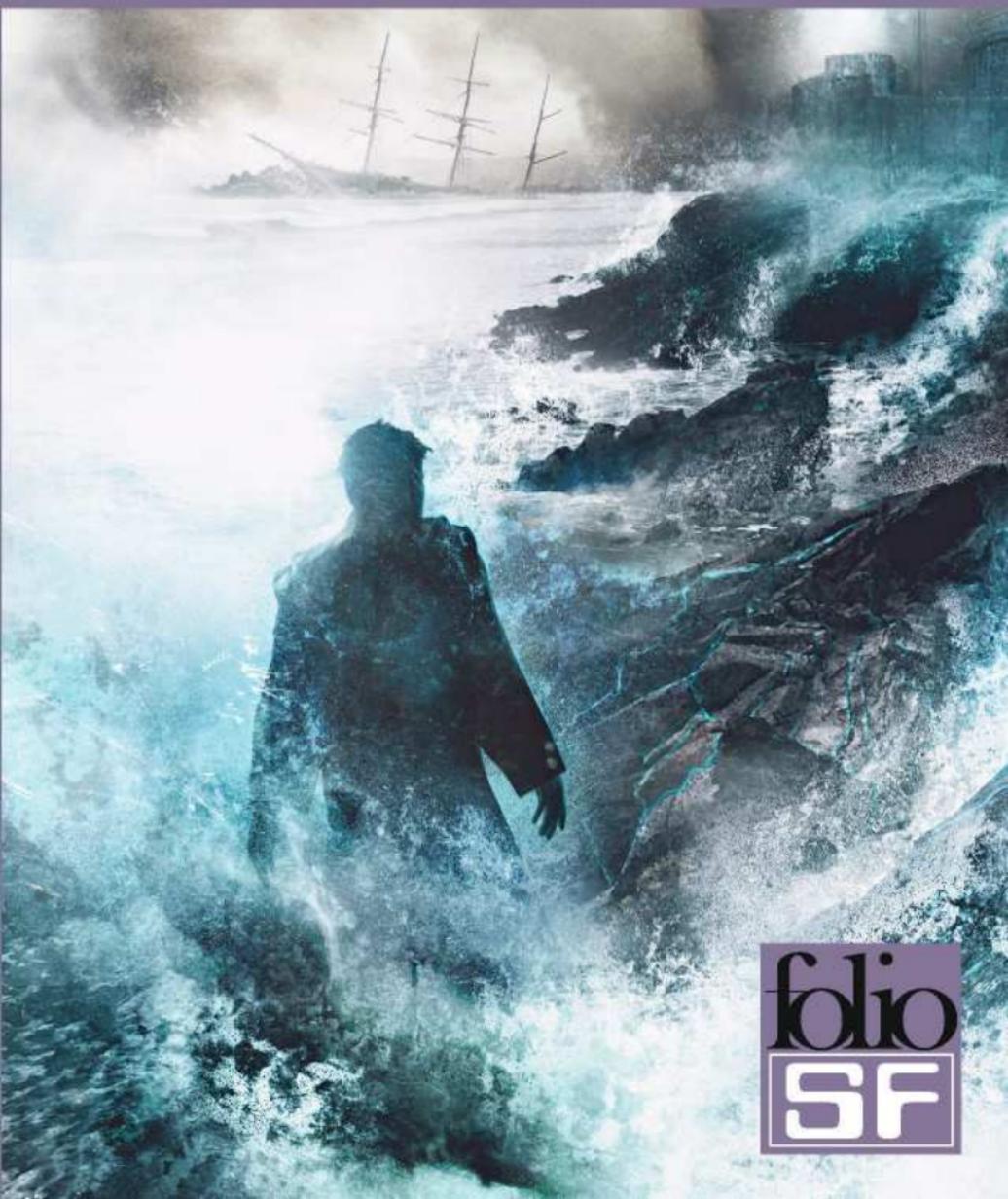


Thomas
Day

Du sel sous les paupières

INÉDIT



folio
SF

FOLIO SCIENCE-FICTION

Thomas Day

Du sel
sous les paupières

Gallimard

Né en 1971, Thomas Day s'est imposé en quelques années comme l'un des auteurs les plus passionnants de l'imaginaire francophone, au fil d'une cinquantaine de nouvelles et d'une douzaine de romans qui tous se caractérisent par une propension avouée au mélange des genres : *L'école des assassins* et *Le double corps du roi*, écrits en collaboration avec Ugo Bellagamba, *L'instinct de l'équarrisseur*, *La voie du Sabre* (prix Julia Verlanger 2003) et sa suite *L'homme qui voulait tuer l'empereur*, *La cité des crânes*, *Le trône d'ébène* (prix Imaginales 2008), *Dæmone*, *La maison aux fenêtres de papier* et, dernier en date, *Du sel sous les paupières*.

*Pour Judicaël qui aime tant les robots,
ce livre gris, rouge et noir, puis vert,
en espérant qu'il te plaira.*

*(Patience, Akira,
le tien sera plein de dragons,
et c'est sans doute sous les draps,
à la lampe torche, que tu le liras.)*

« Selaouit, marc hoch'h eur c'hoant
Setu aman eur gaozic koant
Ha na euz en-hi netra gaou,
Mès, marteze eur gir pe daou. »

« Écoutez, si vous voulez,
Voici un joli conte,
Dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être un mot ou deux. »

LUZEL, *Contes.*

Prologue

Cork, mardi 26 avril 1921

Tout en traits fins, comme les portraits gravés sur les pièces de monnaie, six visages veillaient ce soir-là sur les rues de Cork : Michael « Big Fellow » Collins, Cathal Brugha, Joe O'Reilly, Harry Bolland, Robert Barton et Pierce Beasley — tous hauts dirigeants du Sinn Fein ou de l'I.R.A., tous condamnés à mort par la justice de l'Empire, pour meurtre et activités sédi-tieuses. Ne manquait à cette galerie de portraits qu'Eamon De Valera, le président du Dail Eireann, « réfugié » aux États-Unis depuis la mi-mai 1919.

Toute la journée, sans doute pour célébrer le cin-quième anniversaire de l'insurrection de Pâques et la naissance de l'Armée républicaine irlandaise, les soldats anglais, notamment les Black and Tans coiffés de leur fameux béret noir, avaient collé des affiches de mise à prix sur les murs de brique ou blanchis à la chaux, les hautes portes des bâtiments consacrés, les troncs des plus gros arbres et sur cer-taines vitrines. Ces affiches, que personne n'avait envie de déchirer puisque d'une certaine façon elles célébraient des héros nationaux, promettaient dix mille livres pour Collins, mort de préférence ; cinq

cents seulement pour Beasley, mort ou vif. Les autres *valaient* deux mille livres — une fortune pour un paysan irlandais, de quoi changer sa vie et celle de ses proches.

Après avoir arrêté sa bicyclette non loin de chez son oncle et contemplé longtemps chacun de ces visages sépia imprimés sur papier épais, Patrick Dolan se remit en route, à une allure modérée, à cause des patrouilles mais aussi de la fine pluie qui lui frappait les joues et le front telles des échardes de glace.

Arrivé devant le pub Dícheall, il freina trop brusquement car l'endroit bondé grouillait de Black and Tans, puis il suivit les instructions de son oncle Sean — qu'il avait apprises par cœur. Il s'engagea dans la première ruelle après le pub, gara sa bicyclette dans une grange déserte et chercha dans l'imparfaite obscurité du crépuscule le soupirail à tourbe aux doubles portes gravées de la formule amoureuse « $M + J = \heartsuit$ », M sur le vantail de gauche, J sur l'autre. Le signe égal et le cœur gravés sur les deux vantaux.

Le cœur à cheval.

Patrick se faufila à l'intérieur, jambes en premier, le ventre au contact du toboggan de métal. Après avoir fermé derrière lui, il se laissa glisser sur le plan incliné qui, bien que destiné aux pains de tourbe, était propre comme un penny tout juste frappé. En bout de chute, ses talons écartèrent des rideaux épais, sans doute placés là pour occulter les sources lumineuses de la planque, et il se retrouva le cul planté dans une montagne de chiffons sales. Un rien déboussolé.

Tout en s'époussetant, davantage par réflexe que nécessité, il se releva sous le regard amusé d'une demi-douzaine d'hommes, parmi lesquels il reconnut Michael Collins et le meilleur ami de celui-ci, Joe O'Reilly. Les autres personnes présentes lui étaient inconnues et ne portaient pas d'uniforme d'officier, juste l'uniforme simple des soldats de l'I.R.A. ; l'un d'eux, au long visage de rongeur inquiet, était même en civil. Assis à une grande table couverte de verres, de cendriers, de journaux de la veille et de victuailles, le colonel Collins nettoyait et préparait des poireaux. À sa droite, O'Reilly tirait des pintes de Guinness. Derrière eux, plusieurs photos encadrées avaient été alignées sur une étagère, chacune éclairée par un de ces lumignons en verre rouge que l'on trouve dans les églises.

« Patrick Dolan ? demanda Michael Collins.

— Oui, monsieur. »

L'homme en uniforme de colonel de l'I.R.A., moins grand que Patrick ne l'avait imaginé, plaça les poireaux qu'il avait préparés dans le grand plat en fonte qui se trouvait devant lui. Il mouilla le contenu du plat avec une pinte de Guinness, posa un couvercle dessus et glissa l'ensemble dans le four à pain de la cave dont il ferma la porte à l'aide d'un torchon à moitié brûlé.

« Alors comme ça tu jettes des cailloux sur les vitraux de ta paroisse ?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi ?

— J'veux plus y mettre les pieds, monsieur.

— Ça ne répond pas à la question. »

Patrick se racla la gorge. Il avait honte de ce qu'il

allait raconter, mais devait en passer par là ; oncle Sean l'avait prévenu.

« Il y a trois nuits de cela, j'ai entendu du bruit dans la chambre de ma mère, un drôle de bruit de raclement. J'ai pensé que quelqu'un s'était faufilé là pour la voler, non pas qu'elle possède grand-chose, enfin... quand je suis entré dans sa chambre, en silence pour surprendre le voleur, il y avait une petite lampe posée sur la coiffeuse et j'ai à peine distingué ma mère assise sur son pot et devant elle le prêtre de ma paroisse debout, la tête rejetée en arrière, ses deux mains accompagnant les mouvements de tête de ma mère. Ils étaient nus et... bon, une seconde plus tard j'avais fermé la porte. Inutile d'en dire plus, c'est déjà assez gênant comme ça. » O'Reilly cracha la Guinness qu'il avait dans la bouche. « Le lendemain, continua Patrick, j'étais en colère, comme jamais de ma vie. Je suis allé jeter des pierres sur l'église ; j'étais tellement en colère que je me suis trompé d'église. Des soldats anglais m'ont vu et m'ont lancé de la monnaie. Juste après, mes copains d'enfance sont venus me rouer de coups, et ce n'est pas pour me vanter mais je leur ai mis une bonne raclée. Je sais où frapper pour envoyer quelqu'un au tapis d'un seul coup. Ensuite, je me suis réfugié chez mon oncle Sean. Comme il n'a pas vraiment les moyens de me nourrir et qu'il avait peur de me mettre en danger... les meubles de son appartement sont remplis de dynamite, de poudre noire et de nitroglycérine... Il a fini par m'envoyer ici. »

Collins fit signe à O'Reilly de servir deux bières.

« Tu sais qui sont ces hommes, sur ce mur ?

— À part le lord-maire MacSwimey, le dernier à droite : non, monsieur.

— Le premier, c'est le poète Padraic Pearse, un des meneurs de l'insurrection de Pâques, fusillé le 3 mai 1916. À côté, c'est Thomas Mac Donagh, fusillé le même jour. Le vieux là, c'est Tom Clarke, fusillé lui aussi le 3 mai 1916. Là, Joseph Plunkett, fusillé le lendemain. Là, Eamon Caennt, fusillé le 8 mai. Là, James Connolly, l'homme sans qui je ne serais pas ici, fusillé le 12 mai, assis sur une chaise car la gangrène lui rongea la jambe. Et enfin Terence MacSwimey, mort au terme d'une longue grève de la faim, le 25 octobre 1920. »

Tous les hommes présents, sauf Patrick, levèrent leur pinte et dirent d'une voix déterminée « Morts pour l'Irlande », d'abord en anglais — la langue de l'occupant —, puis en gaélique.

« J'ai une mission pour toi, Patrick, annonça Michael Collins de nouveau assis derrière la table. Tu veux aller en mission pour nous ? Pour l'Irlande.

— Oui, monsieur. En tout cas, je veux partir d'ici.

— Bien. »

Collins fit signe au jeune homme d'approcher et lui donna une des deux pintes de bière que venait de tirer O'Reilly.

« Quand deux hommes boivent une bière ensemble, un coup de *poteen*, ou un whiskey, qu'ils font ça les yeux dans les yeux, il y a quelque chose de sacré dans cet acte. » Patrick tiqua en entendant le mot sacré. « Je n'ai pas dit religieux, continua Collins, j'ai dit sacré. Ce n'est pas la même chose. Bois avec moi. On dit des alcools distillés qu'ils sont

des spiritueux, esprit du vin ou du grain, qu'ils lient les esprits entre eux... ou à autre chose quand on boit seul. Les ténèbres très souvent. Un homme, un vrai, ne boit jamais seul.

— Mon oncle Sean dit que Dieu a inventé l'alcool pour que les Irlandais ne dominent pas le monde. Puis la nitroglycérine pour essayer de réparer son erreur. »

Collins laissa échapper un sourire et ils burent la moitié de leur bière. Le colonel de l'I.R.A. posa son verre sur la table. Il se tourna, fit quelques pas et décrocha un manteau du mur.

« Donne-moi ta veste ; elle est trop petite », dit-il à Patrick.

Le jeune homme donna son vêtement après en avoir vidé les poches et récupéra le manteau. Il y avait une enveloppe épaisse dans la poche intérieure.

« Un laissez-passer à ton nom et de l'argent. Un gamin peut sortir de cette pièce ; mais ça peut tout aussi bien être un homme. Si tu veux sortir d'ici en adulte respecté, Patrick Dolan, tu vas enfiler ce manteau, prendre ton vélo et rouler jusqu'à Killarney, dans le Kerry. Là, tu chercheras du travail et quand tu en auras trouvé, tu iras te promener en forêt le dimanche, puisque tu n'aimes guère les églises.

— Et ?

— Rien d'autre. Trouve un honnête travail, va visiter la forêt de Killarney et surtout ne pose aucune question "irlandaise" à qui que ce soit. Et ne parle jamais de cette soirée ou de cet endroit, même si je doute que nous le réutilisions un jour. On se comprend ? Si tu dois t'intéresser à quelque

chose en dehors de la forêt, intéresse-toi aux filles.
Tu aimes les filles, Patrick Dolan ?

— Beaucoup, monsieur.

— Au moins ta mère ne t'a pas dégoûté de tout, c'est déjà ça. »

Collins sourit et termina sa bière. Patrick l'imita. Un des soldats présents plaqua une échelle contre le sommet du toboggan à tourbe.

« Maintenant rentre chez ton oncle. Discrètement. Cork grouille de soldats ennemis cette nuit.

— Mais...

— On te contactera, le moment venu. Peut-être dans quelques jours, peut-être dans quelques années.

— J'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, monsieur Collins.

— Allez, va-t'en, petit, avant que je te reprenne ce manteau et ce qu'il contient.

— J'ai pas un serment à prononcer, un truc de ce genre ?

— Non. Je n'ai pas envie d'aller voir ta mère, et son prêtre, pour leur dire que tu as été fusillé par les Black and Tans. Fais ce que je dis, c'est tout. Trouve du travail à Killarney, danse avec des filles et balade-toi en forêt ; tu y verras des arbres admirables. Et si tu peux emmener une des filles du coin au pied d'un de ces arbres, surtout ne t'en prive pas. »

Quand Patrick eut refermé les deux vantaux de la cave, Ned Broy, l'homme en civil, s'approcha de Michael Collins.

« Pourquoi envoyer ce gamin à Killarney ?

— Permets-moi de te répondre par une question.

Que font le field-marshal French et deux mille soldats anglais d'élite à Killarney, alors que ce héros de la Grande Guerre est revenu d'Allemagne avec le casque du Kaiser ? Pourquoi Lloyd George et Churchill l'ont-ils envoyé là-bas, alors que l'I.R.A. a concentré ses forces à Dublin, Cork et Kilkenny ? Certains de ces hommes se sont battus sept ans, dans la Somme, à Verdun, à Aix-la-Chapelle, en Allemagne, en Irak, au Soudan et même en Russie. Que font-ils dans le Kerry, à part baiser nos moutons ? Une plaisanterie campagnarde qui doit coûter trois ou quatre mille livres par jour à la Couronne.

— Je ne sais pas, Michael, personne ne le sait au Château. Par contre, on parle d'un traître qui renseignerait French... et pas n'importe lequel.

— J'ai entendu parler de ça mais, pour le moment, je réserve mon jugement. Et ça ne change rien au problème : que fait French dans le Kerry ? Il n'a pas besoin de deux mille hommes pour surveiller la ferme de mon père. Padraic Pearse aurait pu me répondre, j'en suis convaincu.

— Padraic t'aurait parlé d'elfes des bois, de korrigans, d'arbres admirables, du Roi des Aulnes et de Cú Chulainn.

— De l'Irlande, oui, tu as raison, il m'aurait parlé de l'Irlande, pas de la guerre sur le continent. »

PREMIÈRE PARTIE

SAINT-MALO

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Du sel sous les paupières Thomas Day

Cette édition électronique du livre
Du sel sous les paupières de Thomas Day
a été réalisée le 03 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070443093 - Numéro d'édition : 182939).

Code Sodis : N53199 - ISBN : 9782072474194
Numéro d'édition : 244713.